

## La fleuriste

Je suis fleuriste à Malo les Bains. Je possède une petite boutique à deux pas de la promenade du bord de mer. Mon plus grand plaisir ? Arpenter cette digue que j'aime tant. Je menais une vie tranquille, jusqu'au jour où **un numéro de téléphone que je ne connaissais pas s'est affiché sur mon smartphone.**

Ce n'était pas la première fois, et j'avais pris l'habitude de ne plus répondre. Il est fréquent désormais d'être dérangé par ces correspondants d'origines diverses qui écorchent votre nom et vous proposent des services dont vous n'avez nul besoin. Mais là, je ne sais pourquoi, les chiffres m'interpelaient ; la sonnerie, insistante, attisa ma curiosité, et je finis par décrocher. Rien, ou presque rien, un souffle, un léger murmure carrément inaudible. Je m'en agaçai.

— Allo ? Qui demandez-vous, que voulez-vous ?

— ...

J'allais raccrocher quand la voix devint plus distincte :

— C'est de la part de Pascal.

— Pascal ? Vous faites erreur, je ne connais pas de Pascal.

— Si, Pascal, votre cousin.

— Mon cousin ? Cela fait au moins trente ans que je ne l'ai pas vu, ce n'est pas possible.

La voix, celle d'une femme, était maintenant plus claire. Je me sentais totalement déstabilisée. J'avais effectivement un cousin, mais nos relations n'avaient pas été très bonnes et je ne l'avais jamais fréquenté.

— Écoutez, je n'ai aucune relation avec ce cousin et je ne souhaite pas en avoir.

— Vous êtes bien fleuriste ?

— Oui, je ne vois pas le rapport.

— Pascal vous demande de porter des fleurs à Margot, 10, rue Belle Rade, dimanche, à midi, soyez ponctuelle, s'il vous plaît.

— Des fleurs ? Quelles fleurs ? Et pourquoi le ferais-je ?

— Des roses, des centifolias de préférence, vous seule pouvez faire cela. Vous comprendrez le moment venu. Oh ! Encore une chose : ne regardez pas à la dépense !

J'ouvris la bouche pour poser d'autres questions, mais la personne avait raccroché.

Je quittai la digue et me dirigeai vers ma boutique, ne sachant que penser de ce coup de fil. Nous étions jeudi soir, j'avais deux jours devant moi pour prendre la décision d'obtempérer, ou de laisser tomber.

Je réfléchis toute la soirée et tentai de mobiliser les vagues souvenirs que j'avais gardés de ce Pascal. Nous étions cousins et avions passé, dans notre enfance, quelques étés en famille. Il était plus âgé que moi et n'avait jamais cessé de m'ennuyer, me volant mon dessert, cafardant auprès des adultes à la moindre petite bêtise. J'avais conservé de nos relations un très mauvais souvenir, d'autant plus que, me trouvant un peu ronde, il m'avait surnommée « la grosse », me comparant à ses sœurs fines et maigrelettes. Puis nos parents s'étant fâchés pour je ne sais quels motifs, nous nous étions totalement perdus de vue et je ne reçus de ses nouvelles que de façon sporadique jusqu'à ne plus en avoir du tout. Pourquoi resurgissait-il aujourd'hui ? Et qui était cette personne qui s'était adressée à moi de sa part ?

Je pensai à mes parents décédés l'an dernier. Ma mère avait été le ciment de notre famille, jusqu'à cette querelle dont j'ignorais la cause. Elle m'avait transmis l'amour de ma ville de Dunkerque, une cité en apparence sans caractère, marquée par la dernière guerre, qui vivait au rythme des marées, bercée toute l'année par le chant des mouettes et les sirènes des bateaux. Ici, la mer dégage un parfum iodé qui vous dégrasse les voies respiratoires et vous met en forme ; ici, la force du vent, frais même l'été, vous fouette le visage et vous donne de belles couleurs ; ici, les embruns déposent sur vos lèvres un goût de sel qui stimule vos papilles. Elle m'avait également transmis la passion des fleurs et encouragée à ouvrir ce petit magasin dans lequel je m'épanouissais pleinement.

En réfléchissant bien, je me souvins qu'elle avait, à une certaine époque, dépensé une certaine énergie pour Pascal. Elle lui avait trouvé un travail, un logement, mais il avait échoué dans tout ce qu'il avait entrepris et je crois même qu'il avait quitté la France. Alors que venait-il faire dans ma vie aujourd'hui ?

Je décidai, au moment d'aller me coucher, de ne pas répondre à cette étrange demande.

Finalement quand le dimanche arriva, alors que j'avais reçu la veille un chèque d'un montant conséquent en règlement du bouquet, et guidée par ma curiosité, je

me laissai tenter par l'aventure. Trop de questions me taraudaient. Je m'étais bien entendu penchée sur l'adresse qui figurait sur le chèque : Catherine Lebon, 25, Impasse des deux Anges, Paris. Le nom m'avait été familier. Cette Catherine Lebon était une de mes deux cousines germaines, les sœurs de Pascal. Je n'avais pas plus de nouvelles d'elles que de leur frère. Pourtant, à une époque et alors que nous étions encore bien jeunes, nous avions été amies, complices même. La vie nous avait séparées ; j'étais de nature solitaire et cela ne m'avait pas perturbée.

La rue Belle Rade n'étant située qu'à quelques pâtés de maisons de ma boutique, je décidai de m'y rendre à pied, mon bouquet de centifolias dans les bras. Le parfum suave que dégageaient ces roses rares (et chères !) me donnait du courage et de l'assurance. Je repérai facilement la maison, une petite construction de briques jaunes agrémentée d'un bow window, typique de notre ville du bord de mer. Les douze coups de midi venaient de retentir au clocher de l'église voisine lorsque je sonnai. La porte s'ouvrit presque instantanément et je me trouvai nez à nez avec une jeune femme. Celle-ci me gratifia d'un sourire radieux qui me désarçonna. Je m'aperçus que je n'avais placé dans cette étrange commande que le souvenir amer que mon cousin m'avait laissé.

— Margot ?

— Oui, bonjour ! Je vous attendais.

Je lui tendis maladroitement le bouquet, marmonnant :

— Quelqu'un m'a commandé ces fleurs pour vous, tenez.

Elle prit les fleurs et m'invita à entrer, ce que je fis, poussée par ma curiosité. L'intérieur de la maison était décoré avec goût dans un style contemporain et particulièrement ordonné. Elle me proposa de prendre place près d'elle dans un confortable canapé. Sur une table basse deux verres et une bouteille de sherry. Sur un guéridon face à moi, le portrait d'un homme dont il me sembla reconnaître les traits : il s'agissait vraisemblablement de Pascal. Je rompis le silence qui s'était installé :

— Écoutez... Je suis pressée... Je ne vais pas m'attarder...

— Je vous dois quelques explications, après, vous ferez ce que vous voudrez.

Margot nous servit un verre de sherry. J'avalais le mien d'une traite. Une émotion soudaine s'était emparée de moi et je me mis à craindre les confidences qui m'attendaient.

— Pascal, votre cousin, était mon père. Il nous a quittés le mois dernier, faisant promettre à ses sœurs, je devrais dire à ses demi-sœurs, de m'aider à vous révéler le secret qui a bouleversé notre famille et a fâché vos parents pour toujours.

— A ses demi-sœurs ?

— Oui, vous avez bien compris. C'est l'une d'elles qui vous a téléphoné. En fait, vous n'aviez aucun lien de parenté avec Pascal. Il avait été adopté par votre oncle et votre tante. Enfant rebelle, difficile à élever, il n'a jamais trouvé sa place dans la famille. Seule votre mère lui avait offert de l'affection et s'était même fait un devoir de l'aider, mais sans résultats.

— Mais ce secret ?

— Pascal ne savait pas qu'il avait été adopté. C'est au cours d'une conversation informelle pendant les vacances où vous vous retrouviez en famille que votre père a fait une maladresse. Pascal s'est mis à poser des questions auxquelles il a fallu répondre, il était en pleine adolescence et a très mal accepté les choses. Vos parents ont quitté la maison de vacances précipitamment, fâchés pour toujours avec les parents adoptifs de Pascal, mes grands-parents.

J'essayai vainement de me remémorer cet épisode, à la fois troublée et tellement surprise. En même temps, je reconnais que je ne me sentais pas vraiment concernée par cette histoire.

— Pourquoi ce bouquet de roses ?

— Après plusieurs échecs professionnels et d'innombrables séjours à l'étranger, mon père est devenu grossiste en fleurs. C'est ainsi qu'il a retrouvé votre trace, satisfaisant vos commandes les plus étonnantes, particulièrement lorsque vous désiriez des roses centifolias si rares dans notre région. Il avait bien sûr fini par accepter le secret autour de ses origines et par reconnaître l'amour que lui avaient offert votre oncle et votre tante. Mais il avait souffert de l'absence de liens familiaux avec vos parents et avec vous. Il rêvait de rétablir une situation qui avait, d'une certaine façon, été détruite à cause de lui.

— Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

— Mon père était un être hypersensible qui se rappelait bien vous avoir beaucoup taquinée et il n'a jamais osé revenir vers vous. Habitant la région parisienne, il venait me voir fréquemment ici, à Dunkerque, mon premier poste en tant que professeur. Il est même entré plusieurs fois dans votre boutique pour y acheter ces roses qu'il ne vous commandait que pour vous rencontrer et pour me les offrir ensuite.

— C'était donc lui...Il m'a intriguée si souvent avec ces fleurs. Elles sont méconnues dans notre région. Il m'était devenu familier, je pensais que c'était à cause de son goût pour la centifolia. Je n'ai jamais pris le temps de le regarder, de discuter avec lui... Comme je le regrette !

— Il ne faut pas. Il était heureux de vous avoir trouvée, si la maladie ne l'avait pas rattrapé, sans doute aurait-il fini par tout vous dire. Cela n'a pas été possible. Néanmoins, il nous a réunies et c'est cela qui est important.

À ce moment-là, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Margot alla ouvrir, je me retournai, mes cousines étaient là, plus âgées bien sûr, mais fidèles à mon souvenir.

J'avais retrouvé ma famille. Je sentis tout à coup que j'avais tout mon temps et acceptai avec joie un second verre de sherry.